

1) Laurent Gerbier, « Le phénomène » (leçon en ligne, CERPHI, lien sur ifac, bien sûr ne pas citer ça !!), commentaire de Théétète, 151-157 :

On ne peut interroger la fluidité même de l'apparaître qu'en direction d'une certaine « localisation » qui permette d'y penser quelque chose de l'ordre d'un se-tenir-là » (littéralement un ob-jet, une certaine entité déterminée et persistant dans sa détermination). Or c'est précisément à une telle persistance de l'entité « phénomène » que le double phénoménisme protagoréen nous empêche résolument d'accéder. En effet, la réponse de Socrate à la question de la localisation est très importante : elle couple sensualisme et mobilisme. Le sensualisme détruit la permanence du pôle subjectif de l'apparaître, le mobilisme son pôle objectif. D'une part le mobilisme issu d'Héraclite interdit de penser la moindre stabilité du côté de l'être : autrement dit il ne peut plus être question de lier le phénomène à un pôle de stabilité dont il serait l'apparition (même déplacée ou transposée). D'autre part le sensualisme empêche définitivement que l'on puisse inscrire la stabilité du phénomène dans l'esprit qui le perçoit. En effet, le phénomène n'apparaîtra jamais de la même façon à deux hommes différents, ni même au même homme à deux moments différents. De la conjonction de ces deux versatilités naît une extrême fragilité de l'apparaître : le phénomène n'est plus que la rencontre de deux flux, le point de contact fugace et singulier de deux mouvements différents et pas nécessairement harmoniques

2) Platon, *Timée*, 45b-d (cité par Laurent Gerbier, cf. *supra*)

[Les dieux] ont façonné en premier lieu les yeux porteurs de lumière (*phôsphora*), et ils les ont implantés dans le visage (...). A cet effet, ils ont fait en sorte que le feu pur qui réside au dedans de nous et qui est frère du feu extérieur, s'écoulât au travers des yeux de façon subtile et continue. Mais ils ont épaissi tout l'œil et spécialement le centre de l'œil, de façon qu'il ne laissât rien échapper du feu le plus grossier, mais laissât seulement filtrer un tel feu parfaitement pur. Lors donc que la lumière du jour entoure ce courant de la vision, le semblable rencontre le semblable, se fond avec lui en un seul tout, et il se forme, selon l'axe des yeux, un seul corps homogène. De la sorte, où que vienne s'appuyer le feu qui jaillit de l'intérieur des yeux, il rencontre et choque celui qui provient des objets extérieurs. Il se forme ainsi un ensemble qui a des propriétés uniformes dans toutes ses parties, grâce à leur similitude. Et si cet ensemble vient à toucher lui-même quelque objet ou à être touché par la lui, il en transmet les mouvements à travers le corps tout entier, jusqu'à l'âme, et nous apporte cette sensation, grâce à laquelle nous disons que nous voyons.

3) Alfred North Whitehead (1861-1947), *Le science et le monde moderne*, 1925, chap. 3

Les qualités premières sont les qualités essentielles des substances, dont les relations spatio-temporelles constituent la nature. [...] Mais les corps sont perçus avec des qualités qui ne leur appartiennent pas en réalité (*which in reality do not belong to them*), des qualités qui en fait sont de purs produits de l'esprit. Ainsi on attribue à la nature ce qui, en vérité, ne devrait être attribué qu'à nous-mêmes : à la rose son parfum, au rossignol son chant, et au soleil son éclat. Les poètes sont entièrement dans l'erreur. C'est à eux-mêmes qu'ils devraient adresser leurs poèmes, en les transformant en ode d'auto-félicitation en l'honneur de l'excellence de l'esprit humain. La nature est une triste affaire (*a dull affair*), muette, sans parfum, sans couleur ; rien que le cours précipité de la matière, sans fin ni signification.

4) Descartes, *Méditations métaphysiques*, Sixième méditation, AT, IX, 66

J'ai accoutumé de pervertir et de confondre l'ordre de la nature, parce que ces sentiments ou perceptions des sens n'ayant été mises en moi *que pour signifier* à mon esprit quelles choses sont convenables ou nuisibles au composé dont il est partie, et jusque là étant assez claires et distinctes, je m'en sers néanmoins comme si elles étaient des règles très certaines, par lesquelles je pusse connaître immédiatement l'essence et la nature des corps qui sont hors de moi, de laquelle toutefois elles ne me peuvent rien enseigner que de fort obscur et confus.

4) Descartes, *Principes de la philosophie*, (1644), Quatrième partie « De la Terre », art. 200

Mais personne n'a jamais douté qu'il n'y eût des corps qui ont diverses grandeurs et figures, et se meuvent diversement, selon les diverses façons qu'ils se rencontrent, et même qui quelquefois se divisent, au moyen de quoi ils changent de figure et de grandeur. Nous expérimentons la vérité de cela tous les jours, non par le moyen d'un seul sens, mais par le moyen de plusieurs, à savoir de l'attouchement, de la vue, et de l'ouïe ; notre imagination en reçoit des idées très distinctes, et notre entendement le conçoit très clairement. Ce qui ne peut se dire d'aucune des autres choses qui tombent sous nos sens, comme sont les couleurs, les odeurs, les sons et semblables : car chacune de ces choses ne touche qu'un seul de nos sens, et n'imprime en notre imagination qu'une idée de soi qui est fort confuse, et enfin ne fait point connaître à notre entendement ce qu'elle est.